

COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

Rome, archéologie et histoire urbaine

Trente ans après l'*Urbs* (1987)

sous la direction de Cyril Courrier, Jean-Pierre
Guilhembet, Nicolas Laubry et Domenico
Palombi

Rome, archéologie et histoire urbaine : trente ans après l'Urbs (1987)

Cyril Courrier, Jean-Pierre Guilhembet, Nicolas Laubry et Domenico Palombi (dir.)

Éditeur : Publications de l'École française de Rome
Lieu d'édition : Rome
Année d'édition : 2022
Date de mise en ligne : 21 juillet 2022
Collection : Collection de l'École française de Rome



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2022
Nombre de pages : 448

Référence électronique

COURRIER, Cyril (dir.) ; et al. *Rome, archéologie et histoire urbaine : trente ans après l'Urbs (1987)*. Nouvelle édition [en ligne]. Roma : Publications de l'École française de Rome, 2022 (généré le 21 juillet 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/efr/27580>>.

RÉSUMÉS

En 1987, paraissaient dans la Collection de l'EFR les actes d'un colloque fondateur : *L'Urbs, espace urbain et histoire*. Parce qu'il mit en dialogue les potentialités offertes par les progrès de la topographie historique de la ville de Rome et l'histoire urbaine de celle-ci, ce livre bouleversa nos connaissances. L'année suivante, disparaissait un éminent représentant de la topographie historique : Ferdinando Castagnoli. S'il ne put participer au colloque de 1985, F. Castagnoli avait été l'un des acteurs majeurs des renouvellements qui avaient conduit à son organisation. À trente ans d'écart, le présent livre, lui-même le fruit d'un colloque tenu à Rome en 2018, analyse l'héritage laissé par chacun, mesure le chemin parcouru et ouvre de nouvelles voies à la recherche en archéologie et en histoire urbaine sur la ville éternelle.

CYRIL COURRIER (DIR.)

Cyril Courier est maître de conférences en histoire romaine à l'Université d'Aix-Marseille et membre junior de l'Institut universitaire de France. Ses recherches portent sur l'histoire de la plèbe de Rome et des milieux populaires dans l'Occident romain.

JEAN-PIERRE GUILHEMBET (DIR.)

Jean-Pierre Guilhembet est professeur d'histoire romaine à Université de Paris. Vice-président de la Société Française d'Histoire Urbaine, il s'intéresse à l'histoire des villes dans l'Antiquité, notamment Rome, sous différents angles : topographie, toponymie, architecture domestique, marché immobilier.

NICOLAS LAUBRY (DIR.)

Nicolas Laubry est maître de conférences en histoire ancienne à l'Université Paris-Est Créteil et directeur des études pour l'Antiquité à l'EFR. Ses travaux portent sur l'épigraphie et l'histoire des cités et des pratiques funéraires de l'Italie et de la Gaule romaines.

DOMENICO PALOMBI (DIR.)

Domenico Palombi est Professore Associato di Archeologia Classica à La Sapienza, Università di Roma, dont il dirige la revue, *Archeologia Classica*. Ses recherches portent sur l'histoire urbaine de la Rome antique, l'urbanisme du *Latium vetus*, la mémoire de l'Antiquité à Rome et dans le Latium, l'histoire de l'archéologie romaine jusqu'à la période fasciste.

ROME, ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE URBAINE

TRENTE ANS APRÈS *L'URBS* (1987)

COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
598

ROME, ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE URBAINE
TRENTE ANS APRÈS *L'URBS* (1987)

sous la direction de

Cyril COURRIER, Jean-Pierre GUILHEMBET, Nicolas LAUBRY
et Domenico PALOMBI

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
2022

Rome, archéologie et histoire urbaine : trente ans après *l'Urbs* (1987) /
sous la direction de Cyril Courier, Jean-Pierre Guilhembet,
Nicolas Laubry et Domenico Palombi
(Collection de l'École française de Rome, 0223-5099 ; 598)
ISBN 978-2-7283-1539-0 (br.)
ISBN 978-2-7283-1540-6 (EPub)
Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/efr/27580>> ©2022
DOI : 10.4000/books.efr.27580

1. École française de Rome. *L'Urbs* : espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)
2. Archéologie -- Recherche
3. Archéologie -- Méthodologie
4. Archéologie urbaine -- Rome (Italie)
5. Urbanisme -- Rome
6. Topographie -- Rome (Italie) -- Antiquité
7. Rome -- 30 av. J.-C.-476 (Empire)
- I. Courier, Cyril, 1981-
- II. Guilhembet, Jean-Pierre, 1961-
- III. Laubry, Nicolas, 1980-
- IV. Palombi, Domenico, 1962-

CIP – *Bibliothèque de l'École française de Rome*



© – École française de Rome – 2022

ISSN 0223-5099

ISBN 978-2-7283-1539-0

Distribution DILISCO - Diffusion AFPU-D

À la mémoire de Ferdinando Castagnoli

CYRIL COURRIER, JEAN-PIERRE GUILHEMBET, NICOLAS LAUBRY
ET DOMENICO PALOMBI

LES LEÇONS D'URBS ET DE FERDINANDO CASTAGNOLI

D'une certaine manière, ce livre est le dénouement d'une rencontre manquée. Non pas celle, tenue à Rome les 26-28 novembre 2018 au Parco Archeologico del Colosseo, à la Sapienza Università di Roma et à l'École française et qui, à en croire les participants et le public de ces trois journées, rencontra un certain succès¹. La rencontre dont il s'agit est celle d'un homme et d'un événement, dont le présent ouvrage voudrait, pour chacun, évoquer la mémoire autant qu'analyser la postérité : Ferdinando Castagnoli, disparu le 28 juillet 1988 d'une part et, de l'autre, le colloque *L'Urbs, espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.)*, qui, les 8-12 mai 1985, avait réuni à Rome 37 contributeurs dont les textes furent publiés en 1987 dans la *Collection de l'École française de Rome*.

Dès 1983, après sa nomination comme directeur, C. Pietri avait souhaité renforcer la présence de l'EFR sur le terrain de l'arché-

logie de la ville de Rome alors en plein essor². En 1985, alors que s'ouvrait le chantier de la Vigna Barberini pour lequel la Soprintendenza Archeologica di Roma, dirigée par Adriano La Regina, avait fait appel à la collaboration de l'École, le colloque *Urbs*³ en était, pour ainsi dire, la concrétisation académique la plus éclatante. Mais au-delà des orientations et des positionnements institutionnels, celui-ci venait s'inscrire dans un mouvement beaucoup plus ample qui animait alors l'étude de l'espace urbain antique. Dans la brève préface qu'il donna aux actes de la rencontre et qui synthétisait les textes programmatiques rédigés par P. Gros et C. Nicolet, C. Pietri mettait d'emblée en avant le «renouveau de la topographie historique⁴», promu au rang de constats fondateurs de l'entreprise du colloque. Tout naturellement, F. Castagnoli fut convié à y participer; il fut cependant contraint de décliner l'invitation⁵.

¹ Nous tenons ici à remercier les institutions qui ont soutenu la rencontre : outre l'École française de Rome, le Parco Archeologico del Colosseo, Sapienza Università di Roma, le laboratoire Anthropologie et histoire des mondes antiques (AnHiMA, UMR 8210) et le Centre Camille Jullian (CCJ, UMR 7299). Nous remercions aussi Pierre Gros de la « postface » qu'il a bien voulu donner à cet ouvrage. On y trouvera une mise en perspective de l'apport de chaque contribution. Notre propos dans cette introduction est plutôt d'explicitier notre projet et de le replacer dans le cadre des recherches conduites au cours des trente années qui ont suivi la parution de l'ouvrage de 1987.

² Les fouilles du Pincio commencèrent dès 1981, mais dans les jardins de la Villa Médicis; de ce fait, elles n'avaient pas la même visibilité « symbolique » que celles du Palatin. Voir aussi *infra* et M. Royo dans ce volume.

³ Par convention, nous adopterons cette graphie pour

nous référer au colloque ou à l'ouvrage qui en est tiré, réservant « *Vrbs* » à la désignation latine de la Ville.

⁴ Pietri 1987, p. V.

⁵ Comme il ressort de la correspondance conservée dans les archives de l'EFR (PUB 19). Dans une lettre datée du 2 février 1985, F. Castagnoli écrivait : « Caro Professor Pietri, mi vedo costretto, con vivo rincrescimento, a rinunciare al colloquio sulla "*Urbs*", che tra le iniziative, tutte di alto significato culturale promosse dall'École française, rivestiva per me un particolare interesse. Sarò infatti nel periodo previsto all'estero; ho ottenuto dall'Università un congedo per compiere una ricerca che mi terrà a lungo fuori da Roma. La prego di scusarmi. Spero vivamente che si offra in futuro qualche altra occasione in cui possa collaborare con l'École française. Le invio i miei più cordiali saluti. » D'après le témoignage d'anciens étudiants, collègues et collaborateurs que nous avons sollicités, il semble que F. Castagnoli était bien en congé de l'univer-

DE LA TOPOGRAPHIE HISTORIQUE
À L'HISTOIRE DES ESPACES URBAINS

De ce renouveau, F. Castagnoli fut en effet l'un des acteurs majeurs. Il s'était engagé dans la programmation et la gestion de grands projets, comme la révision et la mise à jour de la *Forma Urbis* de R. Lanciani, la réédition, entièrement revue, du dictionnaire de S.B. Platner et T. Ashby, le début des fouilles des forums impériaux ou encore l'édition des archives de G. Boni au Forum romain. Certes, on ne trouve pas trace, dans l'œuvre de F. Castagnoli, des approches pionnières dont le colloque de 1985 marqua l'affirmation. Par sa méthode toutefois, fondée sur une masse de données certaines et vérifiées, ce grand savant n'en avait pas moins contribué, comme aucun autre avant lui, au renouveau de la topographie romaine dont il détenait, depuis 1962, la chaire, au sein de *La Sapienza*⁶. F. Castagnoli, que le contexte culturel, les intérêts scientifiques et l'approche méthodologique rattachaient à « l'école Lanciani », accordait à l'archéologie une autonomie disciplinaire par rapport aux autres approches historiques. Tout en maintenant un dialogue incessant avec ces dernières, il plaidait pour une gestion aussi précise et objective que possible des données de terrain, pour mieux les soumettre à une interprétation sèche et rigoureuse, quasi « laica ». Ce n'était pas, de sa part, une défense disciplinaire ou un enfermement académique, mais la conscience de la spécificité des méthodes, des parcours et des objectifs, de la responsabilité du « métier » d'archéologue qui mettait à la disposition de la grande famille des historiens certains des matériaux sur lesquels bâtir ensuite des scénarios interprétatifs. F. Castagnoli fut d'ailleurs un des premiers à proposer de dépasser les barrières disciplinaires, en identifiant des thèmes historico-topologiques synchroniques

et complexes. À l'heure d'une certaine dispersion épistémologique, sous le double effet d'une explosion et d'une parcellisation des publications⁷, cette leçon de méthode revêt une actualité et une acuité particulières qui incitent au dialogue entre les archéologues, qui s'attachent à redonner forme à la Ville, et les « historiens » (au sens le plus large du terme), qui enquêtent de différents points de vue, sans toujours avoir les moyens, ni les opportunités de vérifier les informations primaires.

Cette ouverture se trouvait au cœur du projet et des ambitions de la rencontre de 1985⁸. Elle s'ajoutait au sentiment de vivre un « moment⁹ » particulier, mis en avant de manière programmatique par l'argumentaire du colloque qui fut repris dans la préface des actes. Cette « déclaration d'intentions¹⁰ » aux allures de profession de foi était nourrie par les approches développées au sein de deux équipes du CNRS et incarnées par leurs deux directeurs : l'Institut de recherches sur l'architecture antique (IRAA) fondé et dirigé par P. Gros d'une part ; le groupe travaillant à l'étude du Fonctionnement des systèmes politiques et sociaux du monde romain et hellénistique (ERA 757), sous la conduite de C. Nicolet, d'autre part. Elle rappelait d'abord l'importance du dialogue noué au cours de ces années, non seulement avec A. La Regina, « storica guida » de la Soprintendenza Archeologica di Roma, mais aussi avec les savants italiens et européens. De ce dialogue dépendait le projet même du colloque : arrimer les potentialités offertes par les progrès de la topographie *intra-muros* (« un extraordinaire faisceau de découvertes¹¹ ») à l'histoire de la Ville, analysée dans toutes ses dimensions (politique, sociale, économique...). Les organisateurs se donnaient ainsi pour objectif de ne plus réduire le paysage de la capitale à une scénographie nominative (pour poser un nom sur tel ou tel vestige). Au contraire, il s'agissait

sité. En revanche, il est assuré qu'il ne s'est pas rendu à l'étranger à ce moment-là, vraisemblablement en raison des problèmes de santé qui l'ont accompagné dans les dernières années de sa vie.

⁶ Voir M. P. Muzzioli, dans ce volume.

⁷ Voir *infra*.

⁸ Voir les propos de C. Pietri rapportés par S. Rinaldi Tufi dans *Il Messaggero* du 7 mai 1985 : « Abbiamo cer-

cato di riunire studiosi di studi letterari ed epigrafici, e studiosi di testimonianze archeologiche. Non è un'idea nuova, certamente; ma è questa la strada che crediamo si debba seguire ».

⁹ Sur cette notion qu'il ne faut pas galvauder, voir Müller 2019, p. 499, n. 2.

¹⁰ Pietri 1987, p. V.

¹¹ Pietri 1987, p. VI. Voir *infra*.

de lier topographie et histoire dans une perspective d'histoire urbaine qui tendait, précisément dans les mêmes années, à se constituer en « histoire problème¹² ». Il s'agissait de faire dialoguer l'histoire avec ses « sciences auxiliaires », à un moment où la démarche n'était pas toujours une évidence. En rendant d'une part au monument sa double profondeur, spatiale et chronologique, c'est-à-dire en l'insérant non seulement dans son environnement urbain, proche ou lointain, mais aussi dans une « stratigraphie » analysée sur la longue durée, Rome devait entrer « de plain-pied dans le cadre des études sur l'urbanisme, de l'Antiquité à nos jours et sur la "sémantique des formes urbaines"¹³ ». En montrant d'autre part ce qu'une réflexion sur le cadre monumental élargie aux éléments d'une sociologie économique et politique de l'espace urbain pouvait apporter, le colloque ouvrait la voie aux discussions sur la « spécificité des relations sociales dans l'*Vrbs*¹⁴ » qui, par la suite, renouvelèrent les débats sur l'originalité quantitative et qualitative de la mégapole.

Bien sûr, les organisateurs du colloque de 1985 et leurs équipes ne partaient pas d'une feuille blanche, car ils étaient alors immergés dans un bouillonnement intellectuel propice à l'éclosion d'idées nouvelles¹⁵. Au cours des deux décennies précédentes, ils avaient assisté, et parfois participé, à l'énorme effort de remise en place des édifices et ensembles monumentaux de Rome, après les bouleversements intervenus dans la topographie historique au cours des années 1960. Toutefois, il leur apparaissait que, même si beaucoup restait à faire dans ce domaine traditionnel, plutôt que de recomposer un « *Lugli aggiornato* », le temps était venu d'engager une réflexion sur l'espace urbain lui-même. En effet, s'ouvrait alors une

nouvelle phase d'études sur Rome dont les pierres angulaires étaient, d'une part, la publication, par la Soprintendenza Archeologica di Roma, des actes d'un colloque qui s'était tenu en mai 1983 au Capitole (*Roma. Archeologia nel centro*, I, *L'area archeologica centrale*, II, *La « città murata »*, Rome, 1985). Organisée en collaboration avec le Comune di Roma, cette réunion avait constitué le premier bilan archéologique sur Rome *intra-muros* (inventaire des découvertes et des projets, innovations méthodologiques, restaurations...) après le vote de la loi spéciale pour la protection du patrimoine archéologique (1981). Une autre entreprise fondamentale, franco-italienne déjà, avait, d'autre part, été la mise en œuvre à partir de 1985, par la Soprintendenza Archeologica di Roma et ce qui s'appelait alors la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, d'un cycle d'expositions à Rome, Paris, Lille, Strasbourg, Marseille, Nîmes, Lyon, Luxembourg, Reims et Montpellier (*Forma. La città antica e il suo avvenire/Archéologie et projet urbain*) qui documentait et interrogeait les difficiles relations entre ville ancienne et contemporaine, de l'époque napoléonienne à nos jours. Ces deux initiatives avaient fait émerger une vision quasi patrimoniale des rapports entre archéologie et ville, vision qui incitait à une recomposition des espaces urbains sur le long terme. Ce faisant, elles participèrent d'une approche globale de l'archéologie urbaine, sans lien direct ou apparent avec le colloque sur l'*Vrbs*, mais dont héritèrent et se saisirent les participants à ce dernier¹⁶. D'une certaine manière, c'est la dimension sociopolitique du patrimoine historico-monumental urbain qui a contribué à affiner les méthodes, les approches et les objectifs pour l'étude et la compréhension de la ville antique.

¹² Voir le bilan historiographique donné en 1996 par B. Lepetit (Lepetit 1996).

¹³ Pietri 1987, p. VI.

¹⁴ Pietri 1987, p. VI.

¹⁵ Voir la préface de M. Royo à la nouvelle édition de 2015 (Royo 2015) ainsi que sa contribution dans ce volume. Rappelons que, au cours de cette même décennie, le champ de l'histoire urbaine se structure et s'institutionnalise en Europe, grâce à des revues, des laboratoires et des sociétés savantes : voir l'éditorial d'*Histoire urbaine*, 59, 2020, p. 7-12.

¹⁶ Si l'exposition susmentionnée paraît commencer en mai 1985, la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, l'EPHE, l'Université de Paris 1 et l'ENS de Saint-Cloud organisèrent, dès octobre 1984, une série de séminaires et de conférences consacrées à l'*Vrbs* où l'on retrouve plusieurs des contributeurs au colloque de l'EFR (J. Andreau, F. Coarelli, A. La Regina, D. Manacorda, C. Pavolini, M. Torelli).

Avec le recul, on peut sans doute affirmer que le pari proposé aux contributeurs du colloque de 1985 a été largement tenu. La prégnance de ce « moment » ressort ainsi des comptes rendus qui suivirent la publication¹⁷. *L'Urbs* stimula en France une discipline jusqu'alors demeurée en marge des grands courants historiographiques nationaux, en décloisonnant l'intérêt pour un type d'approche, perçu tantôt comme un passe-temps, tantôt comme une authentique voie scientifique, mais pour l'essentiel l'apanage de quelques cercles romains auxquels l'accès à une information régulièrement mise à jour par la proximité des chantiers conférait une forme de monopole. Pour C. Nicolet et son école, le colloque peut légitimement apparaître comme des prolégomènes aux recherches qu'il impulsa au cours de sa propre direction de l'EFR, dans le cadre de deux programmes promis à un bel avenir (*La mémoire perdue* et *Mégapoles méditerranéennes*¹⁸). Pour l'IRAA, l'implication et la réception doivent se lire dans le sillage d'une réunion précédente, *Architecture et société* : la nouvelle rencontre, en les appliquant à la seule Ville, permit de revenir sur des problématiques qui avaient été seulement ébauchées en 1980, et, surtout dispersées, en raison d'un cadre très ouvert, de l'archaïsme grec à la fin de la République. Plus largement, l'ouvrage renouela nos connaissances sur la Rome républicaine et impériale et, surtout, ouvrit des pistes que nous continuons encore aujourd'hui d'explorer. Sa réimpression en 2015 dans la collection des *Classiques de l'École française de Rome* est l'une des preuves de sa longévité. Dresser un bilan précis des acquis et des impasses pour mieux mesurer le chemin parcouru et, surtout, celui encore à faire, justifiait en soi l'organisation d'une manifestation centrée sur le colloque et son héritage. Inversement,

faire l'inventaire n'est pas dupliquer, même trente ans après : adopter la même démarche s'est vite révélé chimérique, voire impensable.

NOUVEAUX PROBLÈMES, NOUVELLES APPROCHES,
NOUVEAUX OBJETS : TOPOGRAPHIE, HISTOIRE URBAINE,
SCIENCES SOCIALES

Il faut en effet constater que, depuis trente ans, le foisonnement kaléidoscopique des conjectures et des propositions nouvelles, hardies ou ponctuelles (le *Tabularium*, la *basilica Aemilia*, la *porticus Aemilia*, le temple du divin Trajan, la muraille servienne..., pour n'en citer que quelques-unes¹⁹) et, au-delà de la seule topographie, la multiplication des questionnements et des approches en histoire urbaine, a contribué à une extrême parcellisation de la documentation, des connaissances et surtout des publications, qui n'aide pas à l'interprétation globale²⁰. Or, dans les années 1980, la surabondance et la dispersion étaient nettement moindres, si bien que les contributeurs au colloque de 1985 n'eurent pas à s'engager directement sur le terrain de l'épistémologie et de la méthodologie : sur la base des nouveautés archéologiques, ils confrontaient des éclairages orientés par des méthodes, éprouvées ou plus novatrices, en partant généralement de questions ou de dossiers circonscrits. Certes, quelques auteurs avaient alors considéré la ville dans son ensemble, qu'il s'agisse de réflexions sur les outils de sa gestion, de l'écrit dans la ville, de l'expansion urbaine et ses limites ou des rapports entre topographie et économie. On y lit aussi des synthèses organisées par époque (Auguste, Sévère Alexandre), par quartier (Palatin, *Emporium*, Oppius septentrional) ou par type de monument (théâtres). Mais on y retrouve surtout des rapports monographiques d'investigations historiques, pour l'essentiel en

¹⁷ J. Le Gall, *Latomus*, 48, 1989, p. 697-699; R. Mar, *AEA*, 62, 1989, p. 340-341; H. Saradi-Mendelovici, *Gymnasium*, 97, 1990, p. 83-84; Y. Thébert, *Annales ESC*, 45, 1990, p. 906-908; R. Hanoune, *RA*, 1991, p. 411-412.

¹⁸ Sur le « tournant spatial » de C. Nicolet, voir Courrier – Guilhembet 2019 et la contribution des mêmes dans le présent volume.

¹⁹ Une tendance à la « révisionniste » ou au « déconstructionnisme », conséquence historiographique involontaire de la « révolution coarellienne », sur laquelle reviennent D. Palombi, A. D'Alessio, A. De Cristofaro et F. de Caprariis dans ce volume. Sur ce phénomène, voir aussi Guilhembet 2010, p. 185-188.

²⁰ Guilhembet 2010, p. 188.

histoire politique et religieuse²¹, des enquêtes toponymiques ponctuelles (*compitum uici Aesculeti, ad Ciconias, Lacus Orphei*) ou des analyses architecturales ou archéologiques (dans certains cas, le résultat de fouilles stratigraphiques d'une grande complexité et d'une grande finesse) regroupées site par site à la fin du volume (*Crypta Balbi, piazza Celimontana, horologium Augusti, jardins de Lucullus ou encore domus Tiberiana*). Bien qu'elle mette en œuvre des regroupements perceptibles, l'organisation des chapitres, qui oscillent entre histoire, sémantique de l'espace urbain, topographie et archéologie, conforte cette idée d'une approche polyphonique qui voulait illustrer autant que tester, selon trois axes principaux, les nouveaux chemins empruntés : d'une part, la répartition spatiale des fonctions, religieuses, civiques, sociales; d'autre part, la sémantique monumentale dans le cadre des intentions politiques et idéologiques des dynasties successives; enfin, l'évolution du tissu urbain, envisagé dans la durée, en cherchant, dans la mesure du possible, les raisons de ses transformations. La différence avec le projet du présent ouvrage est ici aussi nécessaire que sensible.

La rencontre de disciplines promue entre autres par F. Castagnoli, renouvelée en 1985, n'a plus besoin (ou ne devrait plus avoir besoin) de l'être. D. Palombi a ainsi été le premier des disciples de F. Castagnoli à mobiliser la notion de «*storia urbana*» dans le sous-titre du livre tiré de sa thèse de doctorat de 1997. En outre, le statut des «*sciences auxiliaires*» a radicalement changé; mieux : l'archéologie ne peut plus être considérée comme telle. Enfin, le dialogue s'est élargi à d'autres sciences sociales. Ainsi, les méthodes issues de la sociologie des villes et de l'anthropologie spatiale ont bouleversé nos connaissances sur l'*Vrbs*, dont le gigan-

tisme, source d'«*inversion des signes*»²² induisit un mode particulier d'appréhender l'espace urbain, un «*être-en-ville*» spécifique, selon la belle expression de l'anthropologue M. Agier²³. Les études sur le corps, les émotions, les sens, les effets de la décolonisation ne cessent d'approfondir nos connaissances sur les multiples facettes de l'expérience urbaine induite par la vie dans une mégapole pré-industrielle²⁴. Un autre des acquis les plus solides provient de la géographie et concerne non seulement le renforcement des enquêtes sur la très longue durée, mais aussi l'intégration à l'analyse de la périphérie de la Ville et de son rapport au monde²⁵. En a résulté un désenclavement de l'*Vrbs*, des collines²⁶ aux confins du «*suburbium*», qui a débouché sur de nouvelles problématiques liées aux limites de l'espace urbain et aux critères de différenciation spatiale mis en œuvre par les autorités romaines (*pomerium*, quatorze régions augustéennes, barrières d'octroi, muraille aurélienne), à l'insertion paysagère et à l'impact des villas, aux relations sociales et aux mouvements de main-d'œuvre depuis et vers ces marges urbaines²⁷.

Ces nouveaux questionnements ont été soutenus par la mise au point d'outils innovants, dont le *LTUR*, élaboré dans un cadre international et pluridisciplinaire et publié entre 1993 et 2000, constitue sans le moindre doute l'apport le plus spectaculaire des trente dernières années, malgré le support «*papier*» adopté. C'est désormais le dialogue noué avec ce que l'on appelle communément les «*nouvelles technologies*» qui offre les plus saisissantes perspectives, même si la relation entre l'instrument et la fin, entre la réalité archéologique et sa représentation, n'est pas toujours évidente : cartographie archéologique fondée sur des SIG (*SITAR* et *Atlante di Roma Antica*²⁸), cartographie numérique et interactive (*Stanford's Forma Urbis Romae Project*²⁹),

²¹ La délimitation de l'espace dévolu aux activités politiques et religieuses à travers l'analyse de pratiques ou de lieux spécifiques forme une composante essentielle du volume, puisqu'au moins 12 des 36 contributions entrent dans cette catégorie.

²² Nicolet 2000.

²³ Agier 2010.

²⁴ Voir A. Vincent dans ce volume.

²⁵ Voir C. Courrier et J.-P. Guilhembet dans ce volume.

²⁶ Voir C. Chillet, dans ce volume.

²⁷ Sur le désenclavement de la Ville *intra-muros*, particulièrement sensible depuis 2000, on renverra au bilan historiographique dressé par J.-P. Guilhembet (Guilhembet 2010, p. 192-198).

²⁸ Voir A. De Cristofaro dans ce volume.

²⁹ <https://formaurbis.stanford.edu/index.html> (dernière mise à jour en date du 6 août 2010).

réalité augmentée (maquette virtuelle conçue à l'université de Caen, sous la direction de P. Fleury et S. Madeleine³⁰), bases de données (projet de *Dictionnaire des toponymes de Rome* piloté par J.-P. Guilhembet) permettent de faire varier le regard à toutes les échelles. Dans la dialectique qui se forme entre maintien des traditions érudites, particulièrement visible à la convocation désormais systématique des documents issus des fouilles anciennes et, encore au-delà, à la « Memoria dell'Antico³¹ », et les potentialités offertes par l'informatique, la topographie n'est plus seulement la science qui permet d'identifier les lieux, mais l'interface qui permet d'éprouver les hypothèses.

En somme, nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets³² requéraient une stratégie adaptée à cette fragmentation et, à cette fin, appuyée sur une vigoureuse discussion épistémologique et méthodologique qui devait aussi offrir un miroir du renouvellement des « générations³³ » et des traditions historiographiques nationales.

D'UNE GÉNÉRATION À L'AUTRE

En effet, le colloque de 1985 ne fut pas seulement marquant par son contenu. Il le fut aussi par la personnalité de ses participant.e.s. Certes, les un.e.s et les autres n'étaient pas intervenu.e.s au même stade de leur carrière. Au risque d'un schématisme certain, on peut sans doute y distinguer la génération des historien.ne.s et topographes né.e.s dans les années 1930 et 1940³⁴, dont la réputation scientifique et la position académique étaient, déjà en 1985, solidement établies, de celle de leurs « enfants³⁵ », né.e.s dans les années 1950, alors fraîchement entré.e.s dans la carrière, jeunes docteur.e.s ou encore doctorant.e.s, bien souvent membres de l'École. Pourtant, toutes et tous ont ceci

de commun d'avoir eu, à ce moment-là ou ensuite, une œuvre et une carrière particulièrement remarquables, qui expliquent aussi, au-delà même du contenu du colloque, l'impact de l'ouvrage. N'était-ce pas là une excellente raison de confier, à trente ans d'écart, le bilan des travaux à leurs propres « enfants » et « petits-enfants » (plutôt qu'à leurs seul.e.s élèves) qu'ils avaient eu, directement ou par le truchement de leurs productions, le mérite d'orienter vers les renouvellements dont cet ouvrage voudrait marquer les aboutissements ? Non sans un certain mimétisme, décision fut donc prise de laisser les interventions à la génération « *LTUR* » et, surtout, à celle immédiatement postérieure. Le souci de « polyphonie en forme de dialogue³⁶ » est toutefois resté bien présent : plusieurs participant.e.s au colloque de 1985 purent discuter ces interventions lors des échanges et de la table ronde conclusive de la rencontre de 2018³⁷.

En guise de préambule, dans le prolongement direct des pages qui précèdent et qui rappellent que, comme le lecteur l'a compris, il a entre les mains un livre-Janus, est proposé un diptyque des deux protagonistes de la rencontre – omniprésents, comme on le vérifiera quasi à chaque page. M. Royo retrace le cheminement de la recherche depuis la rencontre de 1985 et M.P. Muzzioli nous emmène, en hommage à F. Castagnoli, dans son atelier de topographe. Puis trois parties abordent, respectivement en sept ou huit chapitres chacune, les renouvellements de la lecture des sources, sur toute leur palette, puis le bilan des recherches en fonction des lieux et des contextes de la Ville, en incluant, ce qui ne s'était guère produit lors du colloque publié en 1987, la protohistoire, l'Antiquité tardive et la Rome chrétienne, et enfin les nouvelles approches développées dans les différents champs de l'histoire urbaine. Il nous

³⁰ Voir la contribution de P. Fleury et S. Madeleine, dans ce volume et <https://rome.unicaen.fr>.

³¹ P. Liverani, dans ce volume, ainsi que A. Ten.

³² Pour reprendre la trilogie canonique de *Faire de l'histoire*. Voir Le Goff – Nora 1974.

³³ Sur cette notion discutée des sciences sociales que M. Bloch définissait comme des « communautés d'empreinte, venant d'une communauté d'âge », voir Sirinelli 2019 (p. 6, pour la citation de M. Bloch).

³⁴ Soit l'immense majorité des intervenant.e.s.

³⁵ Pour reprendre une formule de P. Montlahuc dans un hommage collectif récemment rendu à C. Nicolet dix ans après son décès (voir Montlahuc 2019, paru en 2020).

³⁶ Sirinelli 2019, p. 8, n. 12.

³⁷ Les présidences de séances furent assurées par A. La Regina, P. Sommella, F. Zevi, E. La Rocca, C. Virlovet, C. Pavolini, F. Coarelli et C. Panella.

a semblé efficient de présenter plus en détail chacune des analyses proposées en ouverture des parties thématiques³⁸.

En d'autres temps et selon d'autres artifices stylistiques, une prosopopée de F. Castagnoli aurait sans doute pu clôturer ce volume, proposant, grâce à son infinie connaissance du territoire de la Ville et sa rigueur prudente d'un positivisme historique sans faille, un bilan

critique de ces riches décennies de recherche sur la Ville au tournant des XX^e et XXI^e siècles. Les repentirs salutaires, les trompe-l'œil éphémères, les acquis décisifs, les nouveaux instruments indispensables, les innovations remarquables, les objectifs stimulants et les pistes prometteuses y auraient été mis au jour en quelques denses pages, synthétiques au plus haut degré, comme il en avait le secret.

BIBLIOGRAPHIE

Agier 2010 = M. Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Louvain, 2010.

Courrier – Guilhembet 2019 = C. Courrier, J.-P. Guilhembet, *Le métier de citoyen dans la Ville : vie civique et topographie urbaine*, dans *CCG*, 30, 2019, p. 247-272.

Guilhembet 2010 = J.-P. Guilhembet, *De la topographie urbaine à la métropole étendue. Tendances récentes de la recherche sur la Rome antique*, dans *Histoire urbaine*, 29, 2010, p. 181-198.

Le Goff – Nora 1974 = J. Le Goff, P. Nora (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, 3 vol., Paris, 1974.

Lepetit 1996 = B. Lepetit, *La ville : cadre, objet, sujet. Vingt ans de recherches françaises en histoire urbaine*, dans *Enquête*, 4, 1996, p. 11-34.

LTUR = E.M. Steinby (dir.), *Lexicon topographicum Urbis Romae*, 6 vol., Rome, 1993-2000.

L'Urbs 1987 = *L'Urbs, espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C.-III^e ap. J.-C.)*, Rome, 1987 (2^e éd. 2015).

Montlahuc 2019 = P. Montlahuc (dir.), *La machine-rie de la cité. Retours sur Le métier de citoyen de Claude Nicolet*, dans *CCG*, 30, 2019, p. 137-290.

Müller 2019 = C. Müller, *Histoire antique*, dans Potin – Sirinelli 2019, p. 499-526.

Nicolet 2002 = C. Nicolet, *De la ville à la « mégapole ». L'inversion des signes : le cas de Rome*, dans C. Nicolet, R. Ilbert, J.-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, Paris, 2000, p. 888-895.

Pietri 1987 = C. Pietri, *Préface*, dans *L'Urbs* 1987, p. V-VII.

Potin – Sirinelli 2019 = Y. Potin, J.-F. Sirinelli (dir.), *Généralisations historiques : XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, 2019.

Royo 2015 = M. Royo, *Préface à la nouvelle édition*, dans *L'Urbs* 1987, 2^e éd. 2015, p. VII-XX.

Sirinelli 2019 = J.-F. Sirinelli, *Introduction générale*, dans Potin – Sirinelli 2019, p. 5-9.

³⁸ Ces quatre textes sont donc signés par les quatre curateurs de l'ouvrage.

PRÉAMBULE : TRENTE ANS APRÈS

Déjà auteur – est-il besoin de le rappeler – de la préface à la nouvelle édition de *L'Urbs* dans la collection des *Classiques de l'École française de Rome*, M. Royo, qui avait assisté au colloque de 1985, suit à la trace, pour ainsi dire, les changements d'orientation de la recherche, tout d'abord à travers les glissements lexicaux : de l'architecture ou de l'urbanisme à la mise en rapport de l'espace urbain et de l'histoire, pour aboutir au couple actuel, archéologie et histoire urbaine. Progressivement, chacun de ces termes connaît un nouvel avatar : le territoire donne du sens à l'espace ; le monument, patrimonialisé dans un splendide isolement, est incorporé à un complexe monumental, puis intégré à un parcours monumental qui procure un véritable texte urbain ; l'archéologie *dans* la ville (et non plus seulement *de* la ville) fédère, en un processus complet, mais souvent sous le coup d'injonctions contradictoires, la fouille, la conservation (qui implique néanmoins la transformation) et la valorisation.

Disciple de F. Castagnoli mais rétive à tout encensement commémoratif d'un maître peu

enclin à de prolixes discours de la méthode, M.P. Muzzioli nous introduit au cœur de ce que l'on pourrait nommer la « méthode Castagnoli ». Elle s'appuie sur une enquête menée, pour ainsi dire, au ras des fiches élaborées, en ces temps pré-informatiques, au service des grands outils de travail (*Fontes*, bibliographie du *BCAR*, aggiornamento du *Platner-Ashby* et de la *FUR* de Lanciani...) : l'organisation concrète du travail conditionne (et, rétrospectivement, éclaire) les acquis et les méthodes de ces entreprises éditoriales majeures. L'atelier de topographie romaine, quasi artisanal, de F. Castagnoli, est d'abord et avant tout rassemblement systématique, philologique et critique, des données de toute nature, avant d'espérer en proposer une stratigraphie rigoureuse, contextualisée, qui ne se cantonne point à l'Antiquité, mais s'inscrit, tout au contraire et avec lucidité, dans la très longue durée de *l'Urbs* et de l'interminable chaîne de sa « storia degli studi », à partir de l'Humanisme.

PREMIÈRE PARTIE

SOURCES ET MÉTHODES

D'une manière clairement différente par rapport à *L'Urbs* 1987, le premier ensemble de sept contributions propose une série de bilans sur les sources et les méthodes. C'est là une façon sans doute un peu académique d'entrer en matière mais qui nous est apparue à la fois comme une évidence et une nécessité. À Rome, en termes de sources relatives à la topographie ou à l'histoire urbaine, tout est fragmentaire et tout est foisonnant. La mise en regard, le recoupement des différents indices ou traces sont, depuis l'époque des antiquaires, des gestes rudimentaires et presque intuitifs qui tendent d'abord à l'identification et à la nomination des édifices ou des lieux avant même de déboucher sur la compréhension des espaces. Cette démarche, rarement naïve, fut généralement animée d'une forme de critique. La forme la plus achevée, et celle sans doute la plus féconde, est l'approche « philologico-topographique » dont F. Coarelli reste le maître inégalé. D'une manière ou d'une autre, elle forme le socle ou, mieux, un point de référence commun des différentes contributions de cette première partie, qu'elles portent sur les textes littéraires (D. Palombi), sur les inscriptions (G.L. Gregori – S. Orlandi), sur l'archéologie (A. D'Alessio; A. De Cristofaro) – qu'elle saisisse les monuments ou les lieux par une approche stratigraphique ou nourrie par l'iconologie – ou encore sur les représentations graphiques anciennes, en particulier de la Renaissance (P. Liverani). Dans le même temps et sur des modes différents, toutes tendent à souligner la diversité des régimes documentaires, qui sont une évidence dont il ne faut pas simple-

ment prendre acte mais aussi prendre toute la mesure.

Évoquées à plusieurs reprises, les discussions parfois vives autour du « concordisme » qui, pour les périodes anciennes de l'histoire de la Ville, force la correspondance entre observations archéologiques et événements transmis par des sources écrites, cristallisent et mettent à nu plus particulièrement des tendances implicites – parfois des dérives – qui sont au cœur de l'approche philologico-topographique : celle-ci est à l'occasion tombée dans l'illusion d'une coïncidence parfaite entre des vestiges et des discours qui les évoquent, les interprètent, les investissent même plus souvent qu'ils ne les décrivent. Inversement, l'une des leçons, bien connue, est la réaffirmation selon laquelle la prise en compte des contextes ne se limite pas au terrain et que, sans sombrer dans une vision hypercritique ou révisionniste, c'est à ce prix que nos connaissances peuvent s'affiner et s'enrichir. C'est ce que montre également en un sens le bilan sur la *Forma Urbis* (F. de Caprariis), qui ne pouvait certes pas manquer dans une entreprise comme la nôtre : en dépit de son statut documentaire encore ambigu et discuté, son potentiel dans ce domaine demeure important. Il en va de même, sans nul doute, pour l'apport des humanités numériques et en particulier de la technologie de la réalité augmentée (P. Fleury – S. Madeleine) : la restitution virtuelle de la ville de Rome en trois dimensions, produit d'un patient travail de collation critique des différentes hypothèses de localisation et de reconstitution, s'avère un outil inédit pour les mettre à l'épreuve.

TROISIÈME PARTIE

NOUVELLES APPROCHES

Si le lecteur cherche des preuves tangibles du caractère multidisciplinaire des publications des trois dernières décennies, c'est sans doute dans cette partie consacrée à l'histoire urbaine qu'il en trouvera le plus aisément des illustrations. S'y combinent en effet, pour renouveler l'approche de la topographie de la Ville, plusieurs des composantes fondamentales de l'*Altertumswissenschaft* (l'histoire des religions, le fonctionnement institutionnel, le droit romain, l'histoire de l'art, l'histoire économique et sociale), les effets successifs de plusieurs de ces fameux « tournants » qui sont censés avoir ponctué la « *storia degli studi* » (tournant critique des *Annales HSS*, *ritual turn*, *spatial turn*, *visual turn*, *sensual revolution*...) et plusieurs secteurs émergents de la discipline (l'archéologie de la construction, les *sensory studies* ou histoire des sens...).

L'enracinement de la vie civique dans l'espace de la Ville inaugure l'analyse historiographique. Se trouve mis en exergue le passage décisif des notions classiques de topographie sacrée aux conceptions dynamiques de paysage religieux, ou culturel, débouchant aussi bien sur l'interprétation de zones cultuelles et la mise au jour de réseaux divins que sur la relecture des notices antiques et des textes poétiques (A. Bertrand et S. Estienne). L'analyse, d'emblée critique, des nouvelles découvertes (le sanctuaire d'Anna Perenna) comme des idées reçues (sur les ceintures de sanctuaires extra-urbains), s'en trouve revivifiée, et la compréhension des processions et cérémonies s'en éclaire d'autant. Le même regard, à hauteur d'homme et de citoyen, est porté sur les conditions de la participation politique (C. Rosillo-López et F. Pina Polo). Objet de débats virulents quant à sa morphologie, le *Comitium* est ici « revisité » en tenant compte non seulement des données archéologiques, controversées, mais encore des conditions concrètes du « métier de citoyen » et des capacités « techniques » des orateurs depuis les Rostres. Hors de ce lieu hyper-central, fondamental pour la production du discours politique, mais sans que cette centralité induise un

modèle concentrique, c'est le tissu urbain dans son ensemble, ses rues, ses carrefours, ses quartiers, qui est partie prenante de la dynamique de la circulation des rumeurs, et, plus largement, de la diffusion de l'information politique. Dès lors, l'espace public ne saurait être restitué sans rappeler qu'il est saturé d'interactions sociales qui fabriquent et communiquent des opinions, que la politique est partout dans la Ville, sous la République assurément, mais encore sous le Principat. Le face-à-face entre le peuple romain et ses dirigeants doit être ensuite saisi en fonction des nouvelles modalités de la célébration du pouvoir sous le Haut-Empire, régime pour lequel les notions désormais galvaudées de consensus ou d'*Akzeptanz-System*, de propagande ou d'auto-représentation, doivent être mises à l'épreuve (E. Rosso). Si la Ville est bel et bien phagocytée par les forums, les thermes, mais aussi les images et les performances impériales, omniprésentes, il est nécessaire de discriminer soigneusement ces différentes manifestations, en fonction des lieux et des contextes, sans se contenter de les subsumer sous de trop commodes amalgames (lieux du consensus, pouvoir des images, auto-célébration...).

Si l'on renonce un temps à la simple dialectique espace/territoire qu'affectionnent les géographes pour recourir aux notions théorisées par Henri Lefebvre, c'est un détour par « l'espace conçu » qui est ensuite proposé (C. Bruun; C. Davoine). Outre un bilan des principales découvertes (archéologiques ou épigraphiques, urbaines ou suburbaines), les éclairages nouveaux et complémentaires que les questions de logistique (approvisionnement en eau et en bois, transport fluvial amont et aval), de gestion (accès au réseau hydraulique, grands services urbains, fiscalité) et de droit (statut des terrains, servitudes, confiscations, remplois) ont suscitées sont abordées, en incluant l'Antiquité tardive. Même dans des domaines juridiques et techniques que l'on postule en général moins enclins aux risques de l'interprétation, les incertitudes demeurent, quantitatives comme qualitatives. Le constat

s'impose d'autant plus lorsque le décryptage des textes juridiques n'a pas pour vocation première d'y rechercher un contenu législatif. En faisant un pas de côté et à défaut des actes de la pratique perdus, il s'agit d'observer, concrètement, le paysage en construction, la fabrique quotidienne de la ville banale, et d'appréhender la routine de la gestion urbaine, résultante dialectique et subtile des sphères publique et privée, aboutissement des interférences entre normes, services gestionnaires et actions des citoyens.

L'espace urbain « vécu » retrouve le devant de la scène dans les trois derniers chapitres, où le citoyen est campé, tour à tour, en tant qu'habitant (C. Courrier et J.-P. Guilhembet), travailleur (N. Tran) et être sensible (A. Vincent). Au-delà du bilan des découvertes et recherches récentes, la Ville y est, à chaque fois, espace de vie, et les réalités abordées – le monde du travail, le mode d'habiter, les sens urbains – y trouvent enfin une visibilité et une place longtemps négligées, en raison de lectures et de conceptions élitaires ou antiquaires des textes et de l'archéologie. Un autre point commun de ces trois études ressortit à la volonté d'articuler aussi rigoureusement que possible les approches émique et étique, en recourant à ce que l'on pourrait appeler, moins par provocation que par ironie et au second degré, de nouvelles « sciences auxiliaires » de l'histoire ancienne : la sociologie du travail, la NIE, la géographie de l'habiter, la physiologie ou la biophysique. Les topographies urbaines doivent être, au minimum, réinterrogées et mises en tension par la diachronie, voire révisées (y compris par rapport à certaines contributions de *L'Urbs* 1987), qu'il s'agisse des formes d'insertion des *domus* ou des immeubles dans le tissu urbain, de la distribution des locaux artisanaux ou commerciaux dans la ville, ou d'une topographie sensorielle qui reste à superposer à l'espace urbain (à partir d'un inventaire des événements sensoriels localisables, principalement bruits et odeurs). Les catégories habituelles elles-mêmes, aussi usuelles que *taberna*, *schola* ou *insula*, doivent être questionnées, relativisées, éprouvées, sous le signe de la pluralité et de la diversité, loin de tout modèle unique ou canonique. Enfin, il faut jouer sur des variations pluriscalaire et les agencer, car la mégapole

constitue une exception à tous égards, en termes d'entité urbaine et d'abondance des sources : de l'édifice (*taberna*, *domus*, « *insula* », portique...) au quartier (avec toute l'ambivalence du terme), puis à la Ville dans sa globalité, voire à ses rapports au reste du monde, avec lequel elle interfère à travers les esclaves ou les pèlerins immigrés, les sénateurs provinciaux, les marchandises ou parfums exotiques...

On mesure ainsi le chemin parcouru depuis le colloque de 1985 et, *a fortiori*, depuis les grands classiques de la « vie quotidienne dans la Rome antique » comme ceux de J. Carcopino (1939) ou U.E. Paoli (1940). Certes l'on achoppe de nouveau, dans la volonté de rendre compte des évolutions et des connexions urbaines, sur les inévitables limites des grands outils de la topographie, qu'il s'agisse des dictionnaires ou des cartes archéologiques. Mais l'on entrevoit ici à la fois les principaux vecteurs des recherches actuelles et les potentielles grandes lignes des chantiers à venir. Plusieurs préoccupations, problématiques, centres d'intérêt ou objectifs transversaux émergent en effet de ces huit communications et incitent à prolongements ou approfondissements.

Un des plus évidents dénominateurs communs qui harmonisent les lignes de force de cette nouvelle histoire urbaine est sans doute à déceler dans la volonté d'embrasser et de comprendre une ville focalisée à hauteur d'homme, au ras du sol, la Rome du piéton ou du spectateur (du « viewer »), et d'en faire ainsi un espace parcouru, vécu, habité. La Ville est dès lors en mouvement, et pour rendre compte pleinement des effets de cette dynamique et de cette véritable mise en réseau, il importe de recourir à des analyses multiscalaires. L'échelle « macro », celle de la ville-monde, est finalement peu traitée ici, à l'exception de certaines composantes de l'hinterland et du rapport des citoyens au monde. En revanche, l'intégration de ce qu'il reste commode de désigner par *suburbium*, restée encore balbutiante dans *L'Urbs* 1987, est plusieurs fois invoquée, en tant qu'acquis des dernières décennies et impérieuse nécessité méthodologique. Enfin et surtout, fort des résultats acquis à Ostie ou dans les cités vésuviennes, le plaidoyer pour l'analyse « micro », celle de la capillarité urbaine, revient dans les domaines les plus variés (la géogra-

phie religieuse, les *uici* comme cadres de vie ou relais d'opinions, les *ornamenta* urbains et collections d'œuvres d'art, les servitudes des bâtiments, les modes de vie communautaires dans les immeubles...).

Dans la mesure où la ville est à penser comme un espace-temps, au sein duquel B. Lepetit invitait naguère à repérer la pluralité des temps urbains, on observe le même souci de la variation d'échelle sur l'axe temporel cette fois : des villes éphémères ou temporaires (celles du triomphe, des fêtes religieuses, des célébrations impériales, avec leurs performances et leurs édifices provisoires), les Romes des différentes républiques romaines (pour parler comme H. Flower), des principats ou des dynasties successives. Les catégories habituelles de l'espace urbain doivent être complétées, doublées ou enrichies par des typonologies.

Il en résulte que, pour reconstituer le « cityscape » romain, singulièrement enrichi par ces nouvelles approches, l'ambition est clairement désormais de se placer sous le signe d'une indispensable pluralité et de restituer non plus un, mais *des* paysages urbains, certes toujours visuel, architectural et artistique, mais aussi multisensoriel (sonore et olfactif), cinétique, religieux, logistique, sociologique ou mémoriel. La difficulté consiste (ou consistera ?) à en proposer une combinatoire finement contextua-

lisée, dans l'espace mais aussi dans le temps, ce qui n'est (ne sera ?) pas une mince affaire.

Les leitmotifs ou maîtres-mots sont ici, au fil des pages, interaction, imbrication, articulation, complexité foisonnante, contours fluctuants, dialogue, négociation, fluidité, pluri-vocité... Cette coloration lexicale contrastant avec ce que l'on lit en général dans *L'Urbs* 1987, on pourrait être tenté, certainement à tort, d'y lire un pur et banal effet du « Zeitgeist » : après l'épuisement des concepts trop souvent essentialistes et antinomiques du XIX^e siècle, viendraient la multiplicité des approches offertes ou induites par les nouvelles technologies, la croissance exponentielle de la masse bibliographique, l'irrépressible parcellisation des savoirs savants, les envoûtantes séductions des discours de la méthode ou de la déconstruction, la *cosidetta* fin des idéologies...

Il reviendra aux générations du second XXI^e siècle, durant lequel le destin des métropoles va constituer un enjeu essentiel, de jauger la pertinence de l'actualisation, voire de la redéfinition, de l'*urbanitas* dans tous ses états, telle qu'elle a été exposée ici, à partir des apports récents de l'archéologie romaine mais, tout aussi bien, des sciences sociales de la ville et de leur armature conceptuelle qui oriente résolument l'historien ou l'historienne vers les constructions sociales de la ville.

RÉSUMÉS

Manuel ROYO, *L'Urbs, trente ans après : retour vers le futur*, p. 13-22.

Le premier colloque sur l'*Urbs* en 1985 dressait un bilan critique des connaissances topographiques dont héritait l'époque et traçait des perspectives pour l'avenir. Il s'agit ici d'envisager certaines des évolutions ébauchées à la faveur de la loi spéciale de 1981 et des problématiques qu'elles ont ouvertes. On s'attachera à trois thèmes principaux : le passage de la notion d'*espace urbain* à celle de *territoire*; la substitution du concept de *parcours monumental* à celui de *monument*; l'association étroite de la *fouille*, de la *conservation* et de la *valorisation* au sein d'un même processus.

The first *Urbs* colloquium in 1985 critically assessed the topographical knowledge inherited at the time and outlined prospects for the future. The aim here is to consider some of the developments outlined by the special law of 1981 and the problems they opened up. Three main themes will be addressed: the transition from the concept of *urban space* to that of *territory*; the substitution of the concept of *monumental itineraries* for that of *monuments*; the close association of *excavation*, *conservation* and *valorisation* within the same process.

Maria Pia MUZZIOLI, «*I luoghi fermano il passato*». *Ferdinando Castagnoli e le ricerche su Roma*, p. 23-39.

L'attività di ricerca sulla topografia di Roma antica di Ferdinando Castagnoli, di cui si ricorda il trentesimo anniversario della morte, viene riesaminata nel suo sviluppo, a partire dalle sistematiche raccolte di dati (Rassegne di scavi e scoperte, anche attraverso documenti d'archivio; Notiziario Bibliografico nel *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*; *Fontes ad topographiam veteris urbis Romae pertinentes*; revisione di *A Topographical Dictionary of ancient Rome*, aggiornamento della *Forma Urbis Romae* di R. Lanciani) per arrivare agli

approfondimenti su singoli problemi topografici e alle generali ricostruzioni urbanistiche. Nella sua opera vi è un costante riferimento agli studi precedenti, in particolare agli studi umanistici considerati iniziatori del metodo topografico.

Thirty years after his death, the research work on the ancient Roman topography by Ferdinando Castagnoli is re-examined, from the systematic data collection (Review of excavations and discoveries; Bibliographic Newsletter in *BCAR*; *Fontes ad topographiam veteris urbis Romae pertinentes*; revision of *A Topographical Dictionary of ancient Rome* by Platner and Ashby, and Lanciani's *Forma Urbis Romae*) to the analyses on particular topographical subjects and urbanistic reconstructions. In his work we find constant references to former studies, humanistic ones in particular, which were at the basis of a real topographical method.

Domenico PALOMBI, *Fonti letterarie e storia urbana: tra rappresentazione e interpretazione*, p. 45-54.

Il corpus delle fonti letterarie – raccolto, ordinato e interpretato filologicamente sin dall'Ottocento – costituisce lo strumento privilegiato sul quale fondiamo la nostra conoscenza della forma, dell'immagine e dei significati di Roma antica. Nell'ultimo trentennio, le prospettive interpretative di questo strumento sono state costantemente amplificate in relazione all'arricchimento delle conoscenze archeologiche e alla crescente complessità degli approcci della ricerca storica. Dalla integrazione delle diverse fonti, la ricerca topografica su Roma antica ha progressivamente virato la sua prospettiva, da "architettura e urbanistica" a "spazio urbano e storia", fino a "archeologia e storia urbana". Non senza criticità metodologiche ed ermeneutiche.

The corpus of literary sources – collected, ordered and interpreted philologically since the nineteenth century – is the privileged instrument on which we base our knowledge of the form, the image

and the meanings of ancient Rome. Over the last thirty years, the interpretative perspectives of this evidence have been constantly amplified in relation to the enrichment of archaeological knowledge and to the growing complexity of historical research approaches. From the integration of different sources, topographical research on ancient Rome has progressively turned its perspective from “architecture and urban planning” to “urban space and history” and “archaeology and urban history”. Not without methodological and hermeneutical problems.

Gian Luca GREGORI e Silvia ORLANDI, *Il contributo delle fonti epigrafiche alla conoscenza della topografia dell'Urbe: novità, problemi e metodi*, p. 55-67.

Il contributo si articola in due parti: nella prima, viene fatta una panoramica che, senza la pretesa di essere esaustiva, esemplifica i vari modi in cui l'epigrafia, negli ultimi 30 anni, ha contribuito a migliorare le nostre conoscenze sull'esistenza, la localizzazione e le vicende storiche di molti aspetti della topografia di Roma antica; nella seconda, ci si concentra sul problema della localizzazione – su base epigrafica – delle *domus* e delle attività commerciali, cogliendo lo spunto da due nuovi documenti di recente pubblicazione.

The study is divided into two parts: the first one is a survey of the most significant examples in which, in the last 30 years, epigraphy has contributed to improve our knowledge about the existence, the position, and the history of many aspects of ancient Roman topography; the second part is focused on the problem of the localization – based on inscriptions – of private *domus* and commercial activities, taking the chance to present two recently published documents.

Alessandro D'ALESSIO, *Fonti archeologiche: dallo scavo al monumento*, p. 69-86.

A trenta e più anni dalla morte di Ferdinando Castagnoli e dagli Atti del convegno *L'Urbs*, intente un bilancio degli sviluppi dell'archeologia e topografia di Roma antica è operazione complessa e realisticamente impossibile da perseguire. A partire dunque dall'esperienza scientifica e professionale dell'Autore, sedimentata proprio nel corso delle ultime tre decadi, questo contributo mira più modestamente a ripercorrere alcuni passaggi fondamentali dell'attività archeologica e degli approcci di metodo che hanno imperniato la disciplina dagli anni '80

del secolo scorso a oggi. Dal piano filosofico/epistemologico e “politico” alla semiotica dell'*archeologia stratigrafica*; dagli studi sulla topografia romana a quelli sull'architettura e relativi apparati decorativi; dalla cultura figurativa a quella materiale e dell'*instrumentum*; dalle straordinarie scoperte compiute nella città al dibattito, tuttora all'ordine del giorno, sui *primordia* di Roma, ovvero dal «concordismo» e «ipertradizionalismo» acritico rispetto alla tradizione letteraria alla critica temperata della tradizione stessa; o ancora dal rapporto tra conoscenza archeologica e conoscenza storica a quello tra oggettività e soggettività dell'interpretazione dei dati acquisiti nel corso di scavi e ricerche: sono questi alcuni aspetti di importanza capitale sui quali la riflessione contemporanea deve necessariamente rimanere aperta e libera.

Thirty or more years after the death of Ferdinando Castagnoli and the Proceedings of the conference *L'Urbs*, taking stock of the developments in the archaeology and topography of ancient Rome is a complex operation and realistically impossible to pursue. Therefore, starting from the author's scientific and professional experience, which has settled down over the last three decades, this contribution aims more modestly to retrace some fundamental passages of archaeological activity and method approaches that have hinged the discipline from the 1980s to the present day. From the philosophical/epistemological and “political” level to the semiotics of stratigraphic archaeology; from studies on Roman topography to those on architecture and related decorative apparatus; from figurative culture to material and *instrumentum* culture; from the extraordinary discoveries made in the city to the debate, still on the agenda today, on Rome's *primordia*, i.e. from “concordism” and “hypertraditionalism”, uncritical of the literary tradition, to the temperate criticism of tradition itself; or from the relationship between archaeological knowledge and historical knowledge to that between objectivity and subjectivity in the interpretation of data acquired during excavations and research: these are some aspects of capital importance on which contemporary reflection must necessarily remain open and free.

Alessio De CRISTOFARO, *Topografia e iconologia alcune riflessioni sui metodi e gli orientamenti della ricerca*, p. 87-103.

La lettura simbolica dei segni che costituiscono il paesaggio urbano rappresenta una delle prospettive di ricerca più innovative della topografia romana. Partendo dal riesame dei lavori più significativi

degli ultimi decenni, il contributo prova a mettere in evidenza i problemi e gli obiettivi di un'iconologia di Roma antica, fornendo al contempo alcuni spunti di riflessione metodologica e di storia della disciplina.

The symbolic interpretation of the signs that constitute the urban landscape represents one of the most innovative research perspectives of Roman topography. Starting from the review of the most significant works of the last decades, the contribution tries to highlight the problems and objectives of an iconology of ancient Rome, while providing some ideas for methodological reflection and history of the discipline.

Francesca de CAPRARIIS, *Vrbs e pianta marmorea, trenta anni dopo*, p. 105-118.

Un bilancio delle ricerche sulla pianta marmorea nell'ultimo trentennio mostra una tendenza alla revisione critica, in particolare per zone – come il Campo Marzio, dove i *Saepta* costituiscono esempio emblematico – per le quali la pianta marmorea è stata uno degli strumenti principali di conoscenza topografica. Lo stato ambiguo della *Forma Urbis* come fonte documentaria non deve impedire altre potenzialità di ricerca e conoscenza: tra queste è di grande interesse la superficie della città rappresentata, che, in particolare sui lati settentrionale e meridionale, corrisponde alla crescita della città vespasiana e richiama ad un precedente della pianta severiana sulla stessa parete dell'Aula del *templum Pacis*.

A review of the research on the marble plan over the last thirty years shows a tendency towards critical revision, particularly for areas – such as the *campus Martius*, where the *Saepta* are an emblematic example – for which the marble plan has been one of the main tools of topographical knowledge. The ambiguous status of the *Forma Urbis* as a documentary source should not prevent other potentials for research and knowledge: among these, the area of the city shown is of great interest, which, particularly on the northern and southern sides, corresponds to the growth of the Vespasian city and recalls a precedent of the Severan plan on the same wall of the Aula del *templum Pacis*.

Paolo LIVERANI, *Memoria dell'antico*, p. 119-132.

Mentre è normale in archeologia la discussione sul rapporto tra fonti scritte ed evidenza archeologica, l'uso delle fonti grafiche per la ricostruzione della topografia di Roma antica – in particolare dei

disegni rinascimentali e delle piante della città – non ha suscitato finora una riflessione sistematica sugli aspetti metodologici. A questo proposito un importante punto di partenza si trova negli studi di storia dell'arte dedicati a questo tipo di disegni. La valutazione della affidabilità di tali fonti non può fare a meno di una specifica filologia che tenga conto delle finalità, delle funzioni e del tipo delle raccolte in cui questi documenti compaiono, dei rapporti che intercorrono tra i vari disegni e ovviamente della loro cronologia. L'articolo esamina alcuni casi di raccolte assai note in cui le conclusioni degli studi storico-artistici hanno modificato in maniera significativa l'attribuzione e datazione dei documenti, con conseguenze che non sempre vengono valutate appieno in ambito archeologico a causa della specializzazione disciplinare. Sono infine esaminati un paio di esempi specifici in cui la documentazione rinascimentale correttamente interpretata permette di evitare fraintendimenti oppure rimette in questione conclusioni che sembravano assodate.

While it is normal in archaeology to discuss the relationship between written sources and archaeological evidence, the use of graphic sources for the reconstruction of the topography of ancient Rome – in particular of Renaissance drawings and maps – did not develop a debate on methodological issues. In this regard an important starting point for the discussion can be found, instead, in the art-historical studies dedicated to this type of drawings. The evaluation of the reliability of these sources needs a specific philology taking into account the purposes, functions and type of the collections where these documents appear, the relationships between the various drawings and – of course – their chronology. The paper examines some cases where the conclusions of historical and artistic studies have significantly changed the attribution and dating of well-known collections, with consequences that not always are fully evaluated in the archaeological field, due to the disciplinary specializations. Finally, a pair of specific examples are considered to demonstrate that the correct interpretation of graphic Renaissance documentation allows to avoid misunderstandings or calls into question conclusions that seemed well-established.

Philippe FLEURY et Sophie MADELEINE, *Topographie et urbanisme de la Rome antique à l'éclairage de la réalité virtuelle*, p. 133-145.

La réalité virtuelle est une technologie qui permet de s'immerger dans un environnement numérique en 3D et d'interagir avec lui en se déplaçant

ou en manipulant des objets. À la différence de la simple restitution virtuelle qui fournit des images fixes ou des films pré-calculés, elle est peu utilisée dans les études concernant le patrimoine disparu ou fortement ruiné. Cette communication montre que la réalité virtuelle peut alimenter la discussion sur des questions difficiles de topographie en permettant d'observer les hypothèses de restitution à l'échelle humaine. Deux cas d'étude sont ici présentés : l'aspect du flanc sud-est du Capitole, vu du Forum républicain, et la localisation du temple au divin Trajan. Dans le premier cas, la réalité virtuelle montre que le temple de Jupiter, Junon et Minerve était invisible du Forum romain, mais que celui-ci était peut-être dominé par un temple à Vénus Victrix. Dans le second cas, la réalité virtuelle tend à conforter l'hypothèse d'un temple centré sur l'axe longitudinal du forum de Trajan, face à la colonne.

Virtual reality is a technology which allows people to be totally immersed in a 3D digital environment and interact with it by moving or manipulating objects. Unlike simple virtual restitution, which provides still images or pre-calculated films, it is rarely used in studies concerning lost or even damaged heritage elements. This paper shows that virtual reality can contribute to the debates on difficult topographical issues through which we can observe the restitution hypothesis on a human scale. Two case studies are presented here: the appearance of the southeast side of the Capitol, as seen from the Republican Forum, and the location of the temple dedicated to the divine Trajan. In the first case, virtual reality demonstrates that the temple of Jupiter, Juno and Minerva could not be seen from the Roman Forum but that the Roman Forum was perhaps dominated by a temple dedicated to Venus Victrix. In the second case, virtual reality tends to support the hypothesis of a temple located at the centre of the longitudinal axis of the Trajan forum, facing the column.

Nicholas PURCELL, *Connected spaces: the Forum's orientation to the Capitoline*, p. 151-164.

This paper builds on contemporary interest in the cultural and social transformations of Rome between 338 and 280 B.C. New approaches to history and to spatiality, deriving especially from the Greek world, changed the community radically in this period. The urban landscape of Rome itself became a medium for experimentation. The relationship between the Forum and the Capitoline Hill, and the parallel development of their functions,

make possible a revealing case-study of some of the ways in which these new ways of thinking unfolded, suggesting an origin in this crucial phase for a number of aspects of the public life of the city down to the end of the Republican period.

Cet article s'appuie sur l'intérêt contemporain pour les transformations culturelles et sociales de Rome entre 338 et 280 av. J.-C. De nouvelles approches de l'histoire et de la spatialité, provenant notamment du monde grec, ont radicalement changé la communauté à cette époque. Le paysage urbain de Rome lui-même est devenu un support d'expérimentation. La relation entre le Forum et le Capitole, et le développement parallèle de leurs fonctions, permettent d'étudier de façon révélatrice certaines des façons dont ces nouvelles manières de penser se sont déployées, suggérant une origine dans cette phase cruciale pour un certain nombre d'aspects de la vie publique de la ville jusqu'à la fin de la période républicaine.

Jens PFLUG, *I palazzi imperiali sul Palatino a Roma*, p. 165-191.

Il contributo presenta una panoramica delle ricerche sui palazzi imperiali del Palatino degli ultimi decenni. In primo piano si trova la nuova costruzione flavia, che fu eretto alla fine del I secolo d.C. sotto l'imperatore Domiziano. L'analisi dettagliata delle testimonianze edilizie consente ormai sull'ampliamento e la progettazione di costruzione dei Flavi. L'inserimento nella storia della ricerca sui complessi palaziali degli imperatori romani e la distinzione dalle successive ricostruzioni rendono necessaria una correzione delle precedenti ipotesi sotto diversi aspetti. Il Palazzo Flavio, che finora è stato interpretato come un compatto contro-modello alla *domus Aurea* di Nerone, va piuttosto inteso come un sapiente sviluppo ulteriore degli edifici e dei concetti precedenti. Come per i suoi predecessori, l'architettura deve essere visto come un riflesso delle condizioni sociali e politiche del rispettivo tempo, che nella loro totalità riflettono in larga misura lo sviluppo del Principato stesso. In questo senso, la nuova costruzione flavia segna un punto fermo nello sviluppo dell'architettura dei palazzi romani, perché, nonostante le numerose modifiche apportate al complesso fino al III secolo d.C., il concetto architettonico di base non è più messo in discussione e ha ancora un forte impatto sulla Tarda Antichità.

This contribution provides an overview of research on the architecture of the imperial palaces

on the Palatine in recent decades and presents the results of new fieldwork carried out by the German Archaeological Institute, Berlin. The central focus is the Flavian building, which was constructed at the end of the 1st century AD under the Emperor Domitian. A detailed analysis of the architectural evidence now allows for a more elaborate reconstruction of both the extent and the design of the Flavian building project. A revision of current scholarly hypotheses is also necessary in light of a new analysis of the later, post-Flavian changes to the imperial palaces. While the Flavian palace was previously seen as the more compact counter-model to Nero's *domus Aurea*, it should now be understood as a clever enhancement of the previous buildings and their inherent concepts. Just like those buildings, the Flavian palace ought to be understood as a reflection of the social and political conditions of its time, and together they mirror the development of the Principate. In all this, the Flavian rebuilding of the palace marked a milestone in the development of palatial architecture since its underlying architectural concept remained unchanged until Late Antiquity, despite a series of changes and adaptations.

Paola QUARANTA e Alessandra CAPODIFERRO, *Appunti per un'interpretazione dello sviluppo urbano del colle Aventino*, p. 193-205.

Le fonti antiche narrano che l'Aventino fu il luogo in cui furono dedicati numerosi edifici templari, dai più antichi culti di età regia ai templi di età repubblicana e medio-repubblicana. La presenza stessa di culti legati alla plebe e l'emanazione della *lex Icilia de Auentino publicando*, che consolidò l'insediamento della plebe sul colle, sembrano aver decretato la futura vocazione residenziale del quartiere. La correlazione fra i due argomenti non trova riscontro nella cultura materiale e nella sopravvivenza dell'antico. Mentre l'insediamento residenziale ha lasciato tracce materiali che aiutano a ricostruire la forma del quartiere antico e la sua evoluzione nel tempo, al contrario l'archeologia non ha restituito quasi nulla delle strutture templari che pure devono aver determinato con la loro esistenza lo sviluppo urbanistico del colle in età repubblicana.

Ancient sources pass on that the Aventine was the place where numerous temples has been dedicated to divinities belonging to the old regal cults and subsequently to the cults of the Republican and Middle Republican age. The presence of cults linked to the plebs together with the promulgation of the *lex Icilia de Auentino publicando* which strengthens the settlement of the plebs on the hill seem to have

decreed the residential status of the neighborhood. Unfortunately, the excavation evidence does not reflect the religious and residential character to the same extent. Traces of the residential settlement still survive under the ground while we have no evidence of religious buildings which, however, must have determined the urban development of the hill in the Republican age.

Alessandra TEN, *Campo Marzo: dai dati al contesto*, p. 207-221.

Muovendo dalle esperienze di ricerca che hanno recentemente aggiornato il quadro conoscitivo nel Campo Marzio centrale, il contributo riesamina le ricostruzioni del tessuto topografico antico proposte in letteratura per questo settore della città. Con un approccio critico alla valutazione dei resti rinvenuti nel tempo, lo studio individua coincidenze e conflitti tra le interpretazioni tradizionali e la realtà archeologica. Il risultato è una riflessione sulla necessità di riaffrontare grandi temi della topografia romana che, apparentemente risolti, possono trovare suggestioni nuove nella rilettura integrata tra acquisizioni recenti e rinvenimenti del passato.

Starting on recent research experiences updating the cognitive framework in the area of Campo Marzio Centrale, the paper proceeds to a review of the reconstructions proposed by the literature for the ancient topographic plan. With a critical approach aimed at evaluation of remains found in this context, the study identifies coincidences and conflicts between traditional interpretations and archaeological reality. The outcome is an analysis on the need to address again great themes of the Roman topography that, apparently solved, can find new suggestions in the integrated rereading between new data and the discoveries of the past.

Clément CHILLET, *Rome et ses collines entre topographie et histoire urbaine*, p. 223-235.

Les collines de Rome sont envisagées non pas séparément mais comme un milieu commun produisant des conditions particulières à l'urbanisme de la ville de Rome. Sont prises en compte à la fois les caractéristiques physiques inhérentes à ce type de site, mais aussi les spécificités de l'histoire de l'urbanisme de Rome. Quatre directions des recherches actuelles, qui semblent les plus fructueuses, sont mise en avant : l'étude de l'orographie des collines ; l'étude de l'implantation historique du bâti urbain ;

l'étude des circulations en marge de la ville; l'étude des pratiques urbaines spécifiques à l'espace collinaire.

Roman hills are not considered separately, but as an environment with common features, generating specific conditions for Roman urbanism. Both physical characteristic elements of this type of ground, and historical specificities of Roman urbanism will be considered. Four current lines of enquiry, that seem fruitful, are contemplated: orography of the hills; early historical development of the city; the circulations on the edges of the city; specific urban behaviors, and ways of using the city, peculiar to Roman hills.

Anna DE SANTIS, *L'archeologia come strumento di ricostruzione storica: la protostoria*, p. 237-251.

Le fasi più antiche della storia di Roma hanno suscitato sempre un interesse particolare da parte di archeologi e storici. Le numerose e importanti scoperte degli ultimi anni sono alla base della ripresa di un acceso dibattito sui metodi interpretativi dei dati archeologici anche in relazione alle notizie delle fonti antiche sulle origini della città e sulla prima età regia. Senza voler sottovalutare i dati della tradizione e senza entrare nel merito delle polemiche sulle varie interpretazioni proposte, si cercherà di mostrare le potenzialità dei dati archeologici e di un approccio contestuale e multidisciplinare per la ricostruzione delle fasi più antiche della storia di Roma.

The most ancient phases of the history of Rome have always generated particular interest in archaeologists and historians. Many and important discoveries in recent years formed the basis for the resumption of a heated debate on the methods of interpreting archaeological data, also in relation to the information from ancient sources about the origins of the city and the first Regal Period. Without underestimating the literary tradition nor debating the controversies about the various interpretations, we will try to show the potential of archaeological data together with a contextual and multidisciplinary approach for the reconstruction of the most ancient phases of the history of Rome.

Lucrezia SPERA, *Topografia della 'Roma cristiana'. Dopo Krautheimer*, p. 253-277.

Lo studio propone un bilancio delle ricerche degli ultimi trenta anni sulla Roma cristiana, eviden-

ziandone metodi di analisi e risultati, con l'obiettivo di verificare quali possano essere le prospettive di una "topografia cristiana" in senso stretto. Se merita ancora un punto di vista specifico l'osservazione dei processi di cristianizzazione degli spazi, per la straordinaria portata da questi rivestita nella riconfigurazione dell'Urbe dall'antichità al medioevo, è ormai imprescindibile, per le migliori possibilità interpretative, una conoscenza globale e dettagliata degli assetti topografici complessivi.

This paper proposes a statement on research about Christian Rome during the last thirty years, highlighting methods of analysis and results, with the aim of verifying the future prospects of a "Christian topography" in the strict sense. The observation of the processes of Christianization of the spaces still deserves a specific point of view, due to extraordinary importance of these in the reconfiguration of *Vrbs Roma* from Antiquity to the Middle Ages; at the same time, however, a comprehensive and detailed knowledge of the overall topographical forms is essential for the best interpretative possibilities.

Riccardo SANTANGELI VALENZANI, *Roma tardo antica, trent'anni dopo*, p. 279-284.

I trenta anni trascorsi dal convegno "L'Urbs" del 1985 hanno visto trasformarsi completamente la nostra visione della Roma tardo antica. Se ancora nel 1980 R. Krautheimer poteva disporre, per la sua mirabile sintesi sulla Roma tardo antica e medievale, di pochi passi delle fonti scritte e dei dati sugli edifici religiosi, oggi i risultati dei numerosi progetti di archeologia urbana ci consentono di delineare con molto maggiore accuratezza le trasformazioni del paesaggio urbano, così come la realtà demografica ed economica della città. Il quadro che ne risulta, lontano tanto dalle visioni catastrofiste che volevano una Roma sostanzialmente spopolata e abbandonata, quanto da quelle irenicamente continuiste, vede una città dalla popolazione severamente ridotta rispetto a quella del IV secolo, ma ancora calcolabile in decine di migliaia di abitanti, con evidenti elementi di degrado delle infrastrutture e di parziale abbandono di alcuni settori, ma con una sostanziale tenuta dei tracciati stradali e dell'assetto urbano e, ancora fino all'inizio dell'VIII secolo, inserita nelle correnti di traffico commerciale mediterraneo e attivo centro produttivo.

The thirty years since the 1985 "L'Urbs" conference have deeply changed our vision of Rome in Late Antiquity and the Early Middle Ages. While

still in 1980 R. Krautheimer, for his admirable synthesis on the state-of-the-art of medieval Rome, had only little evidence of the sources and data of religious buildings, the outcomes of numerous excavations nowadays allow us to delineate with much greater accuracy the urban landscape transformations, as well as the demographic and economic life of the city. The resulting picture, far from some catastrophic visions of a substantially depopulated and abandoned Rome, besides the continuous ones, sees a city with a population severely reduced compared to the 4th century, but still calculable in tens of thousands of inhabitants, with obvious elements of infrastructure degradation and the partial abandonment of some sectors, but with a substantial maintenance of roads and the urban structure. Even until the beginning of the 8th century, Rome remained inserted in the currents of Mediterranean commercial traffic and active production center.

Audrey BERTRAND et Sylvia ESTIENNE, *Lieux de culte et espace urbain : le paysage religieux au miroir de l'histoire urbaine*, p. 291-303.

Cette contribution examine les apports de la documentation archéologique et épigraphique des lieux de culte de la Rome antique dans les dernières décennies au prisme du concept de « paysage religieux ». Cette approche met en lumière notamment les phénomènes de voisinage, de cohabitation et d'attractivité qui caractérisent les lieux de culte au sein de l'espace vécu, à l'échelle du quartier et de la ville. L'attention accrue à l'agency rituelle, en particulier lors des processions, invite à une relecture des espaces urbains à travers un réseau symbolique et en révèle les dynamiques. Les découvertes récentes comme le bois sacré d'Anna Perenna s'inscrivent dans des perspectives récemment renouvelées, comme celle des rapports entre pratiques magiques et pratiques culturelles ou du rôle des sanctuaires dits extra-urbains. Étudier la topographie religieuse de Rome ouvre ainsi à de nouveaux questionnements sur les interactions entre lieux de culte et espace urbain et à l'écriture d'une histoire globale de l'*Vrbs*.

This contribution examines the archeological and epigraphical data relative to the sanctuaries of Ancient Rome of the last three decades through the lens of the "religious landscape" concept. This approach highlights particularly the phenomena of vicinity, cohabitation and polarisation that characterise cult places in the lived space, both at the levels of district and town. The increased attention to ritual agency, especially during processions, invites

to reconsider urban spaces through a symbolic network and reveals their dynamics. Recent discoveries such as the Anna Perenna's sacred grove are part of recently renewed perspectives, such as the relationships between magical and religious practices, or the role of so-called extra-urban sanctuaries. Thereby, studying the religious topography of Rome opens up new possibilities for the questioning on interactions between cult places and urban space and for the writing of *Vrbs'* global history.

Cristina ROSILLO-LÓPEZ y FRANCISCO PINA POLO, *Lugares de participación política del pueblo y frente al pueblo en Roma*, p. 305-320.

Esta contribución analiza, por un lado, los escenarios institucionales de participación política frente al pueblo desde los que se generaba información política y, por otro lado, los lugares en los cuales se difundía capilarmente esa información. El principal escenario de la oratoria ante el pueblo en Roma fue la tribuna de oradores situada a lo largo del período republicano entre el Comicio y el Foro. Hubo además otros escenarios secundarios: templos de Cástor, de Júpiter en el Capitolio, de Belona, así como el Campo de Marte y el Circo Flamínio. Durante el Principado también fueron utilizados los *Rostra aedis diui Iulii*. En una sociedad como la romana, fundamentalmente oral, la participación política popular fuera de las instituciones se llevaba a cabo a través de los rumores y las conversaciones como principales instrumentos de difusión de noticias. En ese sentido, existían lugares donde la gente se reunía espontáneamente para conversar y hacer tertulia, entre ellos las tabernas y tiendas, las barberías y los *compita* o cruces de calles en los diversos barrios de la ciudad. Los *uici* eran por consiguiente un ámbito esencial para la difusión de noticias, más como espacio de llegada de la información que como punto de origen.

This article analyzes, on the one hand, the institutional scenarios of political participation before the people, from which political information was generated, and, on the other hand, the places in which this information circulated. The speakers' platform located throughout the Republican period between the Comitium and the Forum constituted the main scenario of oratory before the people in Rome. There were also other secondary venues, such as the temples of Castor, of Jupiter on the Capitol, of Bellona, as well as the Campus Martius and the Circus Flaminius. During the Empire, the *Rostra aedis diui Iulii* were also used. Rome was fundamentally an oral society; for this reason, popular

non-institutional political participation was carried out mainly through rumours and conversations as a means to circulate news. In this sense, people met spontaneously to talk and chat in many places, including taverns and shops, barbershops and *compita* or street crossings in the various districts of the city. The *uici* constituted, therefore, an important area for the dissemination of news, more as a space for the arrival of information than as a point of origin.

Emmanuelle Rosso, *La célébration du pouvoir impérial et son inscription dans l'espace de l'Vrbs sous le Haut-Empire*, p. 321-333.

Cette contribution propose un bilan sur les différentes approches qui ont renouvelé, au cours des dernières décennies, notre compréhension de la présence et de la «représentation» impériales dans l'Vrbs, entre «auto-célébration», hommages et culte impérial, depuis les manifestations liées au calendrier festif ou institutionnel jusqu'aux expressions figuratives et monumentales mettant en scène l'empereur et sa *domus*. Parmi les principales figures figurent un intérêt accru pour la manière dont les manifestations éphémères ou indirectes de l'hommage installent l'idéologie impériale dans la Ville et la transforment, ainsi qu'une lecture de l'espace urbain comme lieu d'une mémoire spécifiquement impériale, cumulant références aux héritages grec et républicain et construction de véritables conservatoires de l'histoire des dynasties successives, fortement liés à la *consecratio* des empereurs. Enfin une meilleure prise en compte de la multiplicité des *media* et des acteurs engagés dans ces célébrations – commanditaires, mais aussi destinataires et spectateurs – a permis une réévaluation critique des notions de «propagande» et «d'apparat monarchique» à partir du cadre spécifique de l'Vrbs.

This paper offers a critical assessment of the approaches that have renewed, over the past decades, the study of Roman imperial representation in the broad sense of the term, between “self-celebration”, praise for the *Princeps* and imperial worship, from ceremonies linked to the festive or institutional calendar to figurative and monumental expressions of the imperial achievements and virtues. Among the main approaches are increased attention to ephemeral or indirect manifestations of commemoration, as well as a reading of urban space as a specifically imperial *lieu de mémoire*, combining references to Greek and Republican heritage and construction of dynastic narratives, strongly linked to the *consecratio* rituals. Finally, a better considera-

tion of the multiplicity of *media* and agents involved in these celebrations – patrons but also recipients and spectators – has enabled a critical re-evaluation of the notion of “imperial propaganda” within the specific framework of the *Vrbs*.

Christer BRUUN, *Approvvigionamento, infrastruttura, trasporti*, p. 335-347.

Il presente contributo riguarda l'approvvigionamento di Roma durante il Principato. Le recenti scoperte archeologiche nelle immediate vicinanze della città di Roma forniscono nuove informazioni sulle risorse idrauliche e sulla tecnologia (in particolare i dispositivi per prelevare l'acqua) a disposizione della popolazione. La maggior parte delle importazioni a Roma sono state trasportate sul Tevere, e ci sono nuove informazioni sulla produzione di mattoni a monte di Roma, mentre altre nuove testimonianze riguardano l'importazione di legna da ardere dal paese sabino. Soprattutto Roma era rifornita da importazioni che arrivavano a Ostia-Porto e venivano portate a Roma sul Tevere in piccole imbarcazioni (*naues caudicariae*). Il viaggio fino a Roma durava tre giorni e organizzare il traffico del Tevere era una grande sfida per il governo imperiale, la cui complessità non è sempre pienamente percepita. Il compito è stato evidentemente gestito con successo, poiché Roma e la sua popolazione sono sopravvissuti. L'articolo conclude che, nel valutare la popolazione totale di Roma, è importante comprendere i vincoli che l'alzaia lungo il Tevere rappresentava per il volume di merci che potevano essere trasportate fino a Roma.

This contribution is concerned with the provisioning of Rome during the Principate. Recent archaeological discoveries in the immediate area around the city of Rome provides new information on hydraulic resources and the technology (in particular, water-lifting devices) that were available to the population. Most imports to Rome were transported on the Tiber, and there is new information on brick production upstream from Rome, while other new evidence pertains to the import of firewood from the Sabine country. Above all Rome was provisioned by imports which arrived at Ostia-Portus and were brought up to Rome on the Tiber in smaller craft (*naues caudicariae*). The journey up to Rome took three days and organizing the Tiber traffic was a major challenge for the imperial government, the complex nature of which is often not realized. The task was evidently handled successfully, since Rome and its population survived. The article concludes that when estimating the total population of Rome

it is important to understand the constraints that the towpath along the Tiber represented for the volume of goods that could be hauled up to Rome.

Charles DAVOINE, *De la gestion de la Ville aux pratiques sociales : l'apport des sources juridiques à l'histoire de l'espace urbain*, p. 349-360.

Cet article s'attache à retracer les apports des travaux sur le droit romain dans l'histoire du fait urbain antique depuis trente ans. Les procédures juridiques attestées par les sources éclairent le fonctionnement de l'administration quotidienne de la ville de Rome, ainsi que le rôle des interactions entre pouvoirs publics et habitants dans les évolutions et les permanences du tissu urbain. Les écrits des juristes latins, marqués par une forte casuistique, livrent aussi de nombreux renseignements sur l'économie et la société urbaines. Dès lors, la confrontation des données matérielles et des sources juridiques permet d'explorer de nouveaux champs, comme les chantiers de construction, le emploi ou le traitement des déchets. Le droit romain révèle en effet non seulement une multitude de pratiques liées à la vie en ville, mais donne aussi à voir un certain idéal urbain.

This paper aims to study how scholarship on Roman law has contributed to renew the field of the urban history of the ancient world in the last thirty years. The study of legal processes shows the way Rome's daily administration operated and reveals how the interactions between governments and residents shaped or transformed the urban landscape. Latin legal practitioners reasoned on specific cases, whose analysis informs us about the City's economy and society. Confronting material evidence and legal sources thus allows historians to explore new fields of research, such as construction sites, the reuse of materials or the processing of waste. The focus on Roman law not only uncovers a great number of practices connected to urban life, but it also sheds light on the ancient ideals of the City.

Cyril COURRIER et Jean-Pierre GUILHEMBET, *Habiter Rome (II^e s. av. J.-C.-II^e s. ap. J.-C.)*, p. 361-375.

Après avoir rappelé la place réduite dévolue aux questions liées à l'habitat lors du colloque de 1985 et le contexte historiographique dans lequel s'inscrivait ce dernier, pour les résidences aristocratiques comme pour l'habitat populaire, il est proposé un inventaire synthétique des chantiers, documents ou

corpus nouveaux des trois dernières décennies. L'accent est surtout mis sur les relectures et le renouvellement des interprétations : nouvelles approches des *Régionnaires*, critiques de la vision dystopique, insertion du logement dans son contexte urbain (topographique, sociologique), analyse de l'espace vécu. Sont enfin esquissées des perspectives de recherches multiscalaires, du logement au monde en passant par le quartier et la Ville, fondées sur le concept d'habiter tel qu'il a été développé en géographie urbaine.

After recalling the minor importance given to housing issues at the 1985 colloquium and the historiographical context this scientific meeting was embedded in about aristocratic residences as well as popular housing, a synthetic inventory of new excavations documents or corpora over the past three decades is put forward. Rereading and renewal of interpretations are highlighted: new approaches about *Regionaries*, criticism of the dystopic vision, insertion of housing in its urban context (topographical, sociological), analysis of the lived space. Based on the concept of « dwelling » as developed in urban geography, multiscalar research perspectives are finally outlined, from the house to the world, through the neighbourhood and the City.

Nicolas TRAN, *La visibilité du travail et des travailleurs dans la Ville*, p. 377-387.

Depuis la fin des années 1980 et la publication des actes du colloque *L'Urbs. Espace urbain et histoire*, les recherches sur les travailleurs (les artisans et les petits commerçants, en particulier) se sont beaucoup développées, dans plusieurs directions complémentaires. Le monde socio-économique de la *taberna* est de mieux en mieux connu. Mais ces progrès ne doivent pas occulter la diversité des conditions spatiales d'exercice des métiers. Et les travailleurs se déployaient aussi dans la ville dans le cadre d'une sociabilité distincte du travail proprement dit.

Since the end of the 1980's and the publication of the conference proceedings of *L'Urbs. Espace urbain et histoire*, researches on workers (especially craftsmen and retailers) have multiplied, in complementary directions. The socioeconomic world of the *taberna* is known better and better. Yet those improvements should not overshadow how diverse spatial conditions of urban labour were. Moreover, workers deployed themselves in the city, in the context of a sociability separate from work itself.

Alexandre VINCENT, *La sensibilité d'une ville. Rome, entre histoire urbaine et histoire des sens*, p. 389-403.

Cette contribution propose un bilan historiographique et des perspectives de recherche sur le croisement entre les problématiques de l'histoire urbaine et de l'histoire des sens. En tant que données contextuellement construites, les sens permettent à l'historien de réfléchir tant sur les phénomènes se déroulant dans le cadre urbain, via le prisme des événements sensoriels, que sur ce cadre lui-même, appréhendé voire construit par les sens. Il semble ainsi qu'une recension exhaustive des événements sensoriels, passée au crible d'une analyse particulièrement attentive aux dimensions spatiales et

chronologiques, permettra un enrichissement dans notre connaissance de l'*Vrbs*.

The paper proposes an historiographical assessment and research perspectives based on the double approach of urban history and history of the senses. As contextually constructed data, the senses allow the historian to reflect both on the phenomena taking place in the urban setting, through the prism of sensory events, and on this setting itself, apprehended or even constructed by the senses. It thus seems that an exhaustive review of sensory events, sifted through an analysis particularly attentive to the spatial and chronological dimensions, will allow an enrichment in our knowledge of the *Vrbs*.

TABLE DES MATIÈRES

Cyril COURRIER, Jean-Pierre GUILHEMBET, Nicolas LAUBRY, Domenico PALOMBI, <i>Les leçons d'Urbs et de Ferdinando Castagnoli</i>	1-7
--	-----

PRÉAMBULE : TRENTE ANS APRÈS

Manuel ROYO, <i>L'Urbs, trente ans après : retour vers le futur</i>	13-22
Maria Pia MUZZIOLI, « <i>I luoghi fermano il passato</i> ». <i>Ferdinando Castagnoli e le ricerche su Roma</i>	23-39

PREMIÈRE PARTIE – SOURCES ET MÉTHODES

Domenico PALOMBI, <i>Fonti letterarie e storia urbana. Tra rappresentazione e interpretazione</i>	45-54
Gian Luca GREGORI e Silvia ORLANDI, <i>Il contributo delle fonti epigrafiche alla conoscenza della topografia dell'Urbe. Novità, problemi e metodi</i>	55-67
Alessandro D'ALESSIO, <i>Fonti archeologiche: dallo scavo al monumento</i>	69-86
Alessio De CRISTOFARO, <i>Topografia e iconologia. Alcune riflessioni sui metodi e gli orientamenti della ricerca</i>	87-103
Francesca de CAPRARIIS, <i>Urbs e pianta marmorea, trenta anni dopo</i>	105-118
Paolo LIVERANI, <i>Memoria dell'antico</i>	119-132
Philippe FLEURY et Sophie MADELEINE, <i>Topographie et urbanisme de la Rome antique à l'éclairage de la réalité virtuelle</i>	133-145

DEUXIÈME PARTIE – LIEUX ET CONTEXTES

Nicholas PURCELL, <i>Connected spaces. The Forum's orientation to the Capitoline</i>	151-164
Jens PFLUG, <i>I palazzi imperiali sul Palatino a Roma</i>	165-191
Paola QUARANTA e Alessandra CAPODIFERRO, <i>Appunti per un'interpretazione dello sviluppo urbano del colle Aventino</i>	193-205
Alessandra TEN, <i>Campo Marzo: dai dati al contesto</i>	207-221
Clément CHILLET, <i>Rome et ses collines entre topographie et histoire urbaine</i>	223-235

Anna DE SANTIS, <i>L'archeologia come strumento di ricostruzione storica. La protostoria</i> .	237-251
Lucrezia SPERA, <i>Topografia della 'Roma christiana'. Dopo Krautheimer</i>	253-277
Riccardo SANTANGELI VALENZANI, <i>Roma tardo antica, trent'anni dopo</i>	279-284

TROISIÈME PARTIE – NOUVELLES APPROCHES

Audrey BERTRAND et Sylvia ESTIENNE, <i>Lieux de culte et espace urbain. Le paysage religieux au miroir de l'histoire urbaine</i>	291-303
Cristina ROSILLO-LÓPEZ y Francisco PINA POLO, <i>Lugares de participación política del pueblo y frente al pueblo en Roma</i>	305-320
Emmanuelle Rosso, <i>La célébration du pouvoir impérial et son inscription dans l'espace de l'Urbs sous le Haut-Empire</i>	321-333
Christer BRUUN, <i>Approvvigionamento, infrastruttura, trasporti</i>	335-347
Charles DAVOINE, <i>De la gestion de la Ville aux pratiques sociales. L'apport des sources juridiques à l'histoire de l'espace urbain</i>	349-360
Cyril COURRIER et Jean-Pierre GUILHEMBET, <i>Habiter Rome (II^e s. av. J.-C.-II^e s. ap. J.-C.)</i> . .	361-375
Nicolas TRAN, <i>La visibilité du travail et des travailleurs dans la Ville</i>	377-387
Alexandre VINCENT, <i>La sensibilité d'une ville. Rome, entre histoire urbaine et histoire des sens</i>	389-403
Pierre GROS, <i>Postface</i>	405-409
Index des sources	411-413
Index nominum	415-416
Index historiographique	417-421
Index topographique : Rome	423-427
Index géographique (hors de Rome)	429
Index des matières	431-432
Résumés	433-442

Achévé d'imprimer
en juin 2022
sur les presses de
Estilo Estugraf
Impresores, S.L.
Ciempozuelos (Madrid)
Espagne

